

La traduction comme paradigme épistémologique (Quine, Serres, Latour)

Bernard Smette
Aspirant FRS-FNRS/Ulg

Objectifs généraux de la recherche

Mon projet de recherche a pour objectif de dégager les caractéristiques du modèle de la traduction comme paradigme épistémologique à partir des travaux de trois auteurs principaux, à savoir W. V. O. Quine, M. Serres et Br. Latour. De manière générale, ce qui est en jeu, c'est la question de l'extension du modèle traductif à des domaines du *savoir* autres que les textes. Cette étude se structure selon deux objectifs principaux. Le premier, déjà bien balisé, consistera à répondre à la question de savoir s'il est possible, à partir de ces trois auteurs, de dégager un modèle intégré de la traduction comme paradigme épistémologique, et si oui, quelles en seraient les conditions, les contours et les limites. Le second objectif du projet visera quant à lui à prolonger et élargir les perspectives ouvertes par le premier en identifiant les champs d'application de ce modèle, à commencer par certains domaines auxquels il semble particulièrement bien convenir (de manière exemplaire, ceux des trois auteurs), pour dessiner ensuite les limites de sa généralisation. Nous savons en effet depuis Dilthey que les sciences humaines sont de l'ordre de l'interpréter et, qu'à ce titre, la traduction y trouve un champ d'application reconnu. Mais peut-être celle-ci permet-elle également, en tant que paradigme épistémologique, de rendre compte de tout ou partie de ce qui relève de l'expliquer, ouvrant alors la possibilité d'une approche qui pourrait être féconde, à la fois pour l'épistémologie des sciences humaines et pour celle des sciences naturelles.

Enjeux et actualité du projet

Il est de notoriété commune que les recherches portant sur la traduction abondent. Néanmoins, la plupart d'entre elles restent essentiellement focalisées sur la traduction linguistique (qu'elle soit textuelle ou orale), c'est-à-dire sur la traduction en tant qu'objet de la traductologie (ou *translation studies*) ou de la linguistique. Des travaux ont cependant tenté d'élargir le champ d'application des concepts et théories de la traduction à d'autres domaines (comme le droit, la politique, les sciences, la technique, entre autres). On peut citer, à titre de références, les travaux de François Ost, de Michel Serres, de Bruno Latour, de Michel Callon et du mouvement de la sociologie de la traduction. Ceux-ci considèrent plus précisément la traduction dans une perspective qu'on qualifiera plutôt de « fonctionnelle », en l'appliquant à une multitude d'objets spécifiques (non directement linguistiques). Ces différentes applications régionales de la notion de traduction restent cependant tributaires de leurs domaines respectifs. Je souhaiterais quant à moi développer une réflexion plus

générale à propos de la traduction comme *modèle*. À ma connaissance, seul F. Ost a, pour le moment, dans *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme*¹, proposé une étude de la traduction comme paradigme. Celle-ci se veut généraliste, abondant, selon une perspective historique, les différents problèmes majeurs qu'a rencontrés et rencontre toujours la traduction, afin de dégager un certain nombre de caractéristiques élémentaires constitutives du paradigme traductif. Ost pointe sa « fécondité dans quelques champs des sciences sociales » notamment celui de l'épistémologie, fécondité qui demeure cependant, selon lui, « en attente de traduction ».

Mon projet de recherche se situe au croisement de la philosophie du langage et de la philosophie des sciences (ou, en tout cas, de l'épistémologie), tant en ce qui concerne les auteurs mobilisés que les problématiques abordées. Je me propose donc d'articuler ces deux domaines, en interrogeant à nouveaux frais la manière dont la philosophie des sciences et la philosophie du langage peuvent faire usage de la notion de traduction. Ma recherche s'inscrit donc dans la continuité de la perspective suggérée par François Ost, dans la mesure où celui-ci propose d'utiliser la traduction comme paradigme. Selon moi, la voie la plus pertinente et fructueuse pour développer un tel paradigme en épistémologie passe par l'articulation, au sein d'un modèle intégré, des différentes conceptions que M. Serres, Br. Latour et W.V.O. Quine proposent de la traduction. À défaut, il conviendrait de faire apparaître les éventuelles divergences fondamentales entre ces conceptions qui empêcheraient de les envisager comme des composantes complémentaires d'un modèle intégré. Dans ce cas, le second objectif de mon travail consisterait à préciser à quel(s) domaine(s) chacun des différents modèles s'applique de manière préférentielle. L'idée sera donc, une fois clarifiées les positions de chaque auteur sur la traduction, de tenter de les articuler et d'en dégager un modèle épistémologique intégré, unifié et généralisé de la traduction. Je tenterai l'articulation de leurs différentes conceptions en mettant en rapport celles-ci avec des concepts tiers, tels que ceux de « structure », de « signification », d'« intermédiaire », ou encore de « transformation » ; étape préliminaire qui me semble non seulement nécessaire – puisque cette articulation ne va pas de soi –, mais également pertinente et fructueuse, dans la mesure où ces notions – qui ont ici un rôle de médiateur – présentent, chez ces auteurs, un lien fort avec la traduction. Si, en revanche, les conceptions et usages des différents auteurs ne permettent pas une telle intégration au sein d'un modèle commun, il s'agira alors de mettre en évidence les limites et les divergences entre eux, ainsi que la spécificité et le(s) champ(s) d'application privilégié(s) de leurs modèles respectifs.

La traduction est depuis longtemps, et plus centralement encore depuis Schleiermacher et Dilthey, un objet privilégié de la philosophie. Cet intérêt pour la traduction s'est particulièrement accru avec le *linguistic turn* et le développement de la philosophie du langage et de la philosophie analytique, à qui l'on doit notamment des avancées majeures, comme les travaux de W. V. O. Quine (en particulier, la

¹ F. Ost, *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme*, Paris, Fayard, 2009.

« thèse de l'indétermination de la traduction ») ou de Donald Davidson (avec l'interprétation radicale). Mais on assiste également, depuis quelques dizaines d'années, à un glissement de la traduction hors du cadre strictement linguistique, vers la philosophie des sciences, comme en témoignent les travaux de M. Serres et Br. Latour. Les années soixante sont, à cet égard, assez intéressantes en ce qu'elles apparaissent comme un tournant majeur quant à l'intérêt porté à la traduction. En effet, si l'on se penche sur la dimension « linguistique » de la traduction, on peut remarquer que l'ouvrage majeur de Quine, *Le mot et la chose*² (dans lequel il présente de manière systématique son système, et notamment ses développements au sujet de la traduction), publié en 1960, est contemporain de l'émergence de la traductologie et des *sciences studies*, qui datent des années soixante et qui regroupent, à l'heure actuelle, l'essentiel des recherches sur la traduction³. En parallèle, en ce qui concerne la dimension épistémologique, on constate que les premiers développements de Serres mettant en jeu la traduction datent de la fin des années soixante (*Le système de Leibniz* : 1968, *La communication – le premier Hermès* -- : 1969) et ceux de Latour, qui dans une certaine mesure s'inscrivent à la suite de Serres, remonte aux années quatre-vingt. On peut donc constater qu'une part substantielle de ce qui fait la recherche et la réflexion actuelle à propos de la traduction, toute tendance confondue, remonte à seulement quelques dizaines d'années et demeure encore, aujourd'hui, en plein développement. D'où l'intérêt qu'il y a à proposer une recherche sur la traduction qui se situe à la charnière de ces deux grandes orientations, linguistiques et épistémologiques.

Dès les premiers *Hermès*, M. Serres fait usage du processus traductif pour mettre en évidence la structure commune entre un thème scientifique et un objet culturel⁴. Br. Latour (accompagné de M. Callon) s'est, à son tour, saisi de cette notion de traduction pour en faire une catégorie centrale de la sociologie des sciences, au côté, entre autres, de la notion de « réseau »⁵. Dans les deux cas, les auteurs font usage de la traduction pour apporter un nouvel éclairage à leurs objets d'étude.

² W. V. O. Quine, *Le mot et la chose*, tr. fr. J. Dopp & P. Gochet, Avant-propos de P. Gochet, Paris, Flammarion, coll. "Champs", 1977, 399 p. - rééd. 2010 (version originale : 1960).

³ Les développements de Quine au sujet de la traduction ne datent pas de cet ouvrage, bien qu'il y propose une exposition systématique de la question. On retrouve un usage de la traduction dès ses articles « Two Dogmas of Empiricism » (1951) et « The Problem of Meaning in Linguistics » (1953).

⁴ Par exemple, traduire la métaphysique de Leibniz dans sa mathématique par le biais du triangle harmonique, et les romans de Zola ou les peintures de Turner dans la thermodynamique. (M. Serres, *Le système de Leibniz et ses modèles mathématiques*, PUF, 1967, M. Serres, *Feux et signaux de brume - Zola*, Grasset, 1978)

⁵ Il lui arrive d'ailleurs de nommer « sociologie de la traduction » cette sociologie des sciences (Br. LATOUR, *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2005, p. 152). Il définit la « traduction », entre autres, comme « cette chose qui n'est ni un acteur parmi d'autres, ni une force qui se tient derrière tous les acteurs et qui serait transportée par certains d'entre eux, mais une connexion qui véhicule, pour ainsi dire, des transformations, [là où] le terme délicat de "réseau" sera défini [...] comme ce qui est tracé par ces traductions dans les comptes rendus des chercheurs » (*Ibid.*, p. 157). Je note dans ce texte, comme en d'autres endroits, les références explicites que fait Latour à M. Serres (en particulier, aux différents volumes des *Hermès*).

C'est à dégager et à modéliser ce qui fait l'originalité et la pertinence de cette approche, ainsi que ce qui la différencie d'autres paradigmes épistémologiques, que mon étude se consacre. C'est dans cette perspective que j'analyserai l'approche traductive selon trois modalités : (1) ce qui la définit (ses traits définitoires et ses caractéristiques), (2) ce qu'elle fait (sa dimension processuelle) et (3) ce à quoi elle aboutit (ses résultats et ses apports spécifiques en termes d'analyse, de compréhension et d'explication). Il s'agira alors de dégager ses richesses et ses faiblesses, mais aussi de clarifier sa portée et ses limites.

Mon projet repose donc sur une conception particulière⁶ de la traduction, qui peut trouver une première formulation dans la thèse minimale suivante : la « traduction » ne se limite pas à la perspective traductologique stricte – consistant à la voir comme le « transport » d'une information d'un « texte » source à un « texte » cible –, mais peut également servir, comme les travaux de W. V. O. Quine, M. Serres et Br. Latour l'ont montré, d'« outil » productif pour l'analyse épistémologique d'un certain nombre d'objets de connaissance, aussi bien en science humaine qu'en science naturelle⁷. Selon moi, cette approche épistémologique de la traduction opère un renversement à l'égard de la distinction de catégorie (entre « objet » et « approche ») que l'on trouve dans la perspective traductologique classique. À l'« original » – qui est l'« objet » de cette dernière – se substitue le « processus traductif », alors que la « fidélité » – qui régit l'« approche » de cette traductologie classique – fait place aux « transformations ». Il s'agira donc, dans ma perspective, d'étudier le processus de traduction en « suivant » les transformations qui y ont lieu (transformations qui sont dorénavant pensées comme premières et constitutives de la traduction, et non plus de manière seconde, comme des accidents), plutôt que d'analyser prioritairement l'original en s'intéressant à la conservation de ses significations tout au long du processus traductif. Dans cette perspective, la transformation est première et les objets de la traduction n'acquièrent leur signification qu'au travers de ce processus, puisque ceux-ci sont irrémédiablement modifiés par leur inscription au sein du processus de traduction⁸. La traduction n'est dès lors plus appréhendée comme un transfert de signification, mais comme un processus de transformation, créateur de signification. La question centrale sera dorénavant : « Qu'est-ce qu'on *gagne* au terme de la traduction ? », et non plus tant : « Qu'est-ce qui est *conservé* ? ».

⁶ Métaphorique, diraient certains.

⁷ La frontière entre les deux n'étant peut-être plus aussi close qu'auparavant.

⁸ Il faut bien comprendre que l'usage fait ici de la traduction ne consiste pas à partir d'un texte pour en produire un nouveau, qui ne préexisterait pas au processus traductif et qui devrait idéalement conserver au mieux le sens de ce premier. Bien que les objets de la traduction soient porteurs de sens avant même leur inscription dans le processus traductif, ce dernier a pour fonction et effet de transformer les éléments qui y rentrent et de modifier irrémédiablement leurs significations. En tant que telle, la traduction produit de nouveaux éléments (que ce soit par l'augmentation des déterminations des éléments qui sont rentrés dans le processus, ou par la production d'un élément hybride à partir de ces éléments de départ).

Inflexions et questions après une année de recherche :

L'année qui vient de s'écouler fut essentiellement consacrée à investiguer la question de la traduction dans l'œuvre de Quine, et à débiter des investigations similaires dans les travaux de Serres. Si le plan de travail que je m'étais fixé fut suivi dans les grandes lignes (à savoir, investiguer les travaux de Quine et Serres), il a néanmoins subi un certain nombre d'inflexions productives. La période consacrée à Quine avait pour but de dégager les éléments qui constituent sa conception de la traduction. A partir d'une lecture ciblée, mais extensive, de ses travaux, j'ai pu mettre en avant les enjeux de l'usage quinenien de la traduction, le cadre conceptuel, ainsi que le contexte historique et épistémologique dans lequel il est mobilisé. Cette investigation m'a ainsi permis de formuler un certain nombre d'hypothèses au sujet, à la fois de l'œuvre de Quine, de son usage de la traduction, ainsi que de ma propre recherche sur la traduction. Ces hypothèses se sont également nourries du travail que j'ai commencé sur Serres et dans lequel je suis actuellement plongé (et qui se consacre essentiellement à la série des *Hermès*). Les hypothèses dont il question m'ont donc permis, d'une part de reformuler certaines questions, d'autre part de les appréhender selon des angles d'analyse que j'estime plus pertinents et plus porteurs. Plus concrètement : (1) il est possible de relire de manière cohérente une part substantielle du travail de Quine en prenant la notion de traduction comme fil directeur ; (2) l'usage que fait Quine de la traduction est, selon moi, essentiellement épistémologique (un outil épistémologique développé pour rendre compte d'enjeux épistémologiques ; les autres aspects, linguistiques, ethnologiques, etc., de la traduction se limitant à être essentiellement des épiphénomènes de cette saisie épistémologique, des contraintes d'importation du concept de traduction au sein du domaine de l'épistémologie) ; (3) l'usage que fait Quine de la traduction (entendue comme objet) peut apparaître comme un cas exemplaire d'usage épistémique de la traduction (entendue, cette fois, comme paradigme épistémologique). Par ailleurs, ces investigations m'ont également permis d'identifier un certain nombre de concepts importants autour desquels la traduction s'articule, que ce soit chez Quine ou chez Serres. Sur ce point, il est intéressant de constater plusieurs recoupements entre les deux auteurs, en particulier au sujet des notions de « structure » et de « modèle » et du rapport qu'elles entretiennent avec leur traitement de la traduction, ainsi qu'au sujet du cadre mathématique, ou à tout le moins formel, qui détermine leurs développements à propos de la traduction. Il y a là des éléments intéressants pour tenter d'articuler de manière plus précise les conceptions des deux auteurs. Pour ce faire, un travail approfondi de clarification de ces notions tierces (par exemple, celles de « structure » et de « modèle ») devra être mené afin de déterminer avec précision comment et dans quelle mesure les deux auteurs peuvent être articulés sur base de ces notions. Enfin, les prochains mois seront consacrés à clôturer mes recherches sur Serres et à me plonger ensuite dans les travaux de Latour afin d'y déterminer l'usage qu'il fait de la traduction et d'y dégager les concepts et thèses clés de son épistémologie, en particulier ceux et celles qui découlent de son usage traductif.

Pour résumer, et pour conclure, la première partie de mon travail consiste à identifier et clarifier les modèles traductifs de Quine, Serres et Latour. C'est-à-dire : premièrement, à dégager les concepts- et thèses-clés de leurs épistémologies et à souligner ceux et celles qui découlent ou relèvent de leurs modèles traductifs ; deuxièmement, à relever différents exemples typiques d'application du modèle fourni par chaque auteur ; et, troisièmement, à identifier les problèmes et enjeux épistémologiques sur lesquels leurs modèles traductifs permettent d'apporter un nouvel éclairage. Cela fait, il sera alors possible de s'interroger, d'abord pour chaque auteur, sur l'éclairage que ces usages épistémologiques de la traduction apportent en retour sur la question de la traduction, ses notions et ses théories. S'ouvre alors la deuxième partie de la thèse qui consistera à comparer et articuler les trois auteurs sur base des éléments de ces quatre points, pour développer à terme, si les développements précédents le permettent, un modèle épistémologique intégré de la traduction, commun aux trois auteurs, et dont l'utilisation puisse être étendue et généralisée à d'autres problèmes et d'autres domaines. À défaut, il s'agira de mettre en évidence la spécificité des problèmes et les limites des champs d'application auxquels les différents modèles traductifs s'appliquent de manière intéressante.